

91.

*Mon ami
Blanc aine
Am. P.*

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES
SUR LA
DIATHESE PITUIEUSE,
PRÉSENTÉES

A l'École de Médecine de Montpellier;

Par AMANS-CESAR PONS, de Therondels, Canton
du Mur-de-Barrez, Département de l'Aveiron;
inscrit aux registres de la ci-devant Université de
Médecine de cette Ville et élève de l'École actuelle.

Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
LA FONTAINE.

IN
VIR
TUTE



ET
PRU
DENTIA.

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de la veuve de JEAN MARTEL aîné, Imprimeur
des Corps administratifs et de l'École de Médecine, rue St. Firmin,
plan Duché, n.º 94. An VII Républicain.

Cette thèse sera soutenue le 29 Thermidor, an 7.

**ARGUMENTERONT
LES PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.**

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS.
Chimie.	J. A. CHAPTAL.
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. V. BROUSSONET.
Clinique interne.	H. FOUQUET. J. PÉTIOT.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des femmes, éducation physiq. des enf.	J. SENEAUX. J. M. J. VIGAROUS.
Démonstration des drogues usuelles.	J. VIRENQUE, Conservateur.



A

G. T. PONS,

MON TRES CHER ONCLE, MON BIENFAITEUR,
MON MEILLEUR AMI.

A QUI puis-je offrir mon premier essai dans l'art médical, si ce n'est à vous, à qui il est dû à tant de titres ! dès mon plus bas âge, vous m'avez donné les preuves les moins équivoques de l'amitié la plus tendre. Privé, trop jeune encore, des auteurs de mes jours, vos bontés, vos soins ont cherché à adoucir les rigueurs d'un si malheureux sort . . . Que ne vous dois-je pas ? Si je voulois faire le détail de tous les bienfaits que j'ai reçu de vous ; je devrois rappeler tous les momens de ma vie ; mais mon cœur sachant mieux sentir, que peindre le prix de tant de faveurs, est forcé de se taire.
Veillez agréer la dédicace de cet opuscule, com-

me un témoignage authentique du plus profond respect, de la plus vive reconnaissance et du plus sincère attachement, que conservera jusqu'au tombeau,

Le plus soumis et le plus dévoué de vos neveux,

A. C. PONS.

Hora fugit, memori sub pectore dona manebunt.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA

DIATHESE PITUIEUSE.

*Nihil fingendum aut excogitandum, sed
inveniendum, quid natura faciat, aut ferat.*

BACON.

LA nature toujours constante dans le type de ses ouvrages, qui en varie, tout au plus, les modifications, a voulu que tous les êtres organiques ne fussent dans leur principe, qu'une substance muqueuse. L'homme lui-même, qui occupe le plus haut rang dans la classe des êtres, n'est pas affranchi de cette loi commune et primordiale. Les premiers rudimens de son existence sont noyés dans des sucs muqueux, et il finit par se dissoudre dans la mucosité, *homo nascitur mucus ac desinit in mucum.* (1)

Cet état muqueux dans lequel l'homme commence à vivre, se continue pendant le premier âge de sa vie, reparoît ensuite dans ses dernières années, et l'expose dans toutes ces époques à plusieurs affections différentes. Une humeur qui joue dans notre machine un rôle aussi important, exigeroit bien des

(1) Je me rappelle avoir recueilli ces paroles aux leçons d'un savant professeur de l'ancienne Université, F. BROUSSONER; prél. du cours med. chir.

details, mais je suis forcé de me borner à donner quelques idées générales; et pour les présenter avec ordre, je diviserai cet essai en deux sections. Dans la première, j'examinerai 1.^o la nature de l'humeur pituiteuse, 2.^o dans quelles parties de notre corps fixe-t-elle préférablement son siège, 3.^o quelles sont les circonstances qui favorisent son développement, 4.^o à quels caractères reconnoît-on un tempérament pituiteux. La 2.^e section sera consacrée à donner un court aperçu des maladies pituiteuses, de la marche qu'elles affectent et des moyens thérapeutiques qui leur conviennent.

P R E M I È R E S E C T I O N.

I. On entend par *pituite*, cette partie de nos humeurs, qui, dans l'état naturel, paroît participer du caractère muqueux et albumineux, et qui est secretée de la masse générale par une infinité de petits corps glanduleux parsemés sur la membrane de Schneider, sur celle qui tapisse intérieurement l'estomac et les intestins, ainsi que sur d'autres parties analogues. On leur a donné le nom de *criptes* ou de *follicules muqueux*.

La pituite existe-t-elle toute formée dans l'Océan de nos fluides; ou bien doit-elle sa création à ces *follicules muqueux* qui nous la présentent depouillée de tous les caractères qui la confondoient avec les autres liqueurs de l'animal? Je pense avec GRIMAUD que ces corps glanduleux ne sont destinés qu'à séparer cette humeur existante antérieurement dans nos corps

et dont les effets nous exposeroient à des altérations, à des cachexies pituiteuses, surtout dans l'âge de l'enfance, si la nature ne les eut enrayés et puissamment combatus par l'action des organes sécrétoires.

II. Le siège principal de l'humeur pituiteuse, c'est la tête, *in capite liquitur pituita*, dit HIPPOCRATE dans son livre *de morbis*. Cette partie du corps est chargée de la travailler, aussi c'est sur elle que se dirige et se soutient l'appareil des mouvemens dans les circonstances qui favorisent la prédominance de la pituite. Il n'est pas rare de voir en pratique, dit BAGLIVI, les hommes qui ont la tête petite et le cerveau délicat, tandis que le reste du corps jouit de la force et de la vigueur athlétiques; plus sujets, aux maladies de la tête, telles que les catarrhes, les coryza, etc. Les organes cérébraux sont alors le point, où toutes les affections viennent se placer, comme étant les moins capables de leur opposer de la résistance. Elles y prendront plutôt le caractère pituiteux, en raison que la pituite s'y forme en quantité plus considérable. Le même auteur observe ailleurs, qu'une blessure en intéressant la dure-mère, peut détruire son ton, son élasticité et sympathiquement affaiblir la membrane de Schneider, à cause de la communication intime qui les unit, d'où il doit résulter des catarrhes; des enchifrenemens. Il cite à ce sujet l'observation d'un homme de 40 ans qui avoit reçu un violent coup à la tête: après deux mois de traitement, le malade fut parfaitement guéri de ses blessures; mais il lui resta un coryza habituel, qui ne voulut céder à aucun moyen curatif; *nonne hęc credendum est*, ajoute-t-il, *vi vulneris læsum in ea parte esse tonum, robur ac elaterem duræ matris, quâ de causâ, cum regere*

non possit debite fluidorum motum, qui naribus prospiciunt exinde sub catarrhi forma foras prolabuntur. (1) HIPPOCRATE avoit encore bien senti, que la tête étoit le principal siège de la pituite, lorsqu'il disoit dans son livre *de flatibus*, qu'une maladie quelconque sans être par elle même de nature pituiteuse, en prend néanmoins le caractère lorsqu'elle porte ses effets vers la tête, surtout dans les parties soumises au domaine de la pituite; de manière, que telle affection, qui en se portant sur les yeux y produit une ophtalmie déterminera sans changer de nature: un enchiiffrement si elle porte son impression sur les narines. Le père de la médecine a dit encore *quibus spumosæ egestionis in alvi profluviis, his de capite pituita defluit.* (2)

III. Au nombre des circonstances qui tendent le plus puissamment à favoriser la création des sucs pituiteux, je range d'abord l'âge de l'enfance. C'est en effet à cette période de la vie que la pousse des dents, la formation et l'exercice des sens, nécessitent une tendance habituelle, des mouvemens vers la tête. Cette tendance entraîne toutes les humeurs avec elle et augmente par là, la production de la pituite; d'abord parce qu'elle donne plus d'activité aux organes chargés de sécréter cette humeur; en second lieu, elle leur présente plus de travail à faire.

Nous connoissons d'ailleurs, la prédominance du système lymphatique chez les enfans: or la lymphe et la pituite ont

(1) De Feb. mot. speci. lib. 1. cap. 5.

(2) Aph. 30, sect. 7.

entr'elles la plus grande analogie , ou pour mieux dire, ne diffèrent que par la ténacité plus considérable dans la première, et devenue moindre dans la seconde par l'addition d'une certaine quantité de serum. C'est dans la tête que se rencontre le plus grand nombre de glandes lymphatiques, comme on y trouve les cryptes muqueux en plus grande abondance.

La prédominance de la pituite, comme celle du système lymphatique favorise l'acte de nutrition. C'est, en effet, sous les climats froids où la pituite l'emporte sur toutes les autres humeurs, que l'on voit les hommes les plus robustes et les mieux formés. C'est pendant l'hiver que l'on repare l'embonpoint que les chaleurs de l'été avoient fait disparaître. Ces faits ont été observés par BAGLIVI qui s'exprime ainsi : *pituitosi sunt capitones et obesi* ; et ils sont appuyés sur l'harmonie qui existe entre les glandes, les vaisseaux lymphatiques et le tissu cellulaire, qui d'après GRIMAUD, font partie d'un seul et même système. (1)

Un autre point de contact qui existe entre la lymphe et la pituite, c'est sans doute, celui que l'on tire des maladies formées par ces deux humeurs. Elles sont les unes et les autres difficiles à guérir, elles traînent en longueur et sont peu soumises aux mouvemens critiques de la nature. ETMULLER qui a assez bien traité des maladies lymphatiques, prétend que tous les catarrhes tirent leur origine d'une lymphe âcre ou abondante ; ainsi, là où l'on voit une maladie catarrhale, on peut soupçonner un vice dans la lymphe. Il paroît même vouloir confondre parfaitement ces deux humeurs, lorsqu'il dit que la lymphe est le

(1) Deuxième mém. sur la nut. pag. 93.

seul siège des maladies catarrhales, que lorsqu'on a été surpris par le froid, ou lorsque la transpiration a été supprimée, ce n'est que de la lymphe, qui s'écoule par les enchifrenemens, les éternuemens, la toux, qui surviennent à la suite de cette suppression de transpiration. De manière, ajoute-t-il, que l'on peut donner aux glandes que secrètent la lymphe le nom de *pituitaires*. Quoique nos connoissances sur la lymphe nous empêchent de la confondre totalement avec la pituite, comme l'a fait ETMULLER, nous pourrions du moins déduire de ces observations et des raisons que j'ai déjà exposées, que ces humeurs ont beaucoup de rapport; et conséquemment, l'enfance étant l'âge où le système lymphatique jouit de toute sa force, elle doit être aussi l'époque à laquelle la pituiteuse tranche sur toutes les autres diathèses.

Au nombre des êtres éminement pituiteux, je dois compter les femmes. Le tempérament du premier âge se maintient presque habituellement dans ce sexe; ce qui a fait dire à un philosophe, que *les femmes sont des grands enfans*. Le système nutritif agit puissamment chez elles; aussi les voit-on assez généralement converger vers une longévité, que les hommes atteignent plus rarement.

La vieillesse tend encore à favoriser la diathèse pituiteuse; elle est l'hiver de l'âge, *frigidum enim est corpus* (1). Nous savons ensuite qu'elle se rapproche beaucoup de l'enfance, non seulement par l'affoiblissement de toutes les facultés, soit morales, soit physiques, mais encore par les maladies de ces deux âges qui ont beaucoup de ressemblance. La vieillesse

(1) HIPPOCRATE, aph. 14. sect. 1.

dévouée au décroissement doit avoir du rapport avec l'âge où tout tend à l'accroissement, parce que les extrêmes se touchent. Aussi les maladies catarrhales, rhumatismales et généralement toutes les affections marquées du caractère muqueux, sont très-familiales aux vieillards et aux enfans. BAGLIVI, qui a comparé les incommodités de ces deux périodes de la vie, a trouvé la raison de cette disposition aux affections pituiteuses, qui leur est commune, dans des causes toutes contraires. Les enfans, dit cet illustre auteur, ont tout mou, tout flasque, tout délicat; état qui favorise éminemment la pituitescence et qui expose essentiellement ces jeunes sujets aux maladies qui peuvent en naître. Les vieillards ont tout sec, tout racorni; leurs fibres ne jouissent plus du mouvement oscillatoire; les fluides ne sont plus soumis aux impulsions élastiques; plus d'acres de fermentation. Aussi les humeurs séreuses, plutôt que les autres; se ramassent dans les différens espaces, que laisse le racornissement. Elles y trouvent le moyen de se soustraire à l'action de la circulation, et produisent des affections catarrhales, des rhumatismes, des tumeurs lentes qui se forment sans douleur, des hydropisies, des diarrhées chroniques si familières à la vieillesse (1).

Les mouvemens changent ici de direction, leur tendance se fait vers l'hypogastre; l'urine se secrète en plus grande abondance; la membrane, qui tapisse l'intérieur de la vessie et qui a les mêmes fonctions que celle des intestins, four-

(1) *Senibus autem, spirandi difficultates, catarrhi tussiculosi, stranguriæ, dysuriæ, articulorum dolores, nephritides, apoplexiæ, mali corporis habitus, pruritus totius corporis, vigiliæ, alvi et oculorum et narium humiditates, visus hebetudines, glaucedines, auditus gravitates.*
HIPPOCR. aph. 31. sect. 3.

nit des sucs muqueux en plus grande quantité : or, personne n'ignore la sympathie qui règne entre la tête et la cavité abdominale. Enfin, les maladies de l'enfance exigent les toniques, les moyens propres à relever l'action languissante des forces motrices, de même les affections des vieillards réclament des secours propres à relever les forces qui s'éteignent. N'est-ce pas ici le cas de dire avec le vieillard de Cos, *curationes morborum naturam ostendunt* ?

Si nous faisons maintenant attention, avec cet immortel auteur (1), que la pituite est l'humeur la plus froide, la plus lente de toutes celles qui entrent dans la composition du corps humain, nous nous apercevrons bientôt que parmi les saisons de l'année, celle qui tend le plus puissamment à augmenter la pituitescence, c'est l'hiver. J'ai déjà observé que les forces et les humeurs convergent vers la tête dans le premier âge de la vie, et j'ai remarqué que cette tendance étoit une des grandes causes de la prédominance de l'humeur muqueuse chez les enfans : or, nous retrouvons dans l'hiver cette même direction des mouvemens vers les parties supérieures. Aussi, est-ce pendant cette saison que l'on évacue des sucs pituiteux en plus grande quantité, soit que l'on jouisse de la santé, soit que l'on éprouve des maladies (2). D'ailleurs, c'est pendant l'hiver que l'on voit assez constamment régner une température froide et humide, propre à favoriser la diathèse dont il s'agit.

(1) *Vid. lib. de naturâ hominis.*

(2) *Pituita in homine augetur in hieme, quod demonstratur quod homines spuunt multa pituitosissima et gignuntur in corpore tumores albi et molles. Hipp. de aër, aquis et locis.*

Le climat ne mérite pas moins d'être pris en considération dans l'examen des causes qui augmentent la pituitescence. Les pays montagneux, les lieux bas et couverts de marécages, doivent être compris dans cette classe. BAGLIVI a observé que ceux qui habitent les lieux froids et humides, ont les humeurs épaisses et lentes; ils deviennent plus lourds, moins actifs, ajoute ZIMMERMAN, à mesure que ces deux qualités de l'air se trouvent réunies dans un même climat. Les maux de gorge, de poitrine et de ventre, qui en proviennent, sont plus violens et plus opiniâtres.

L'humidité seule de l'air; produit à-peu-près les mêmes effets; elle affoiblit l'homme subitement; elle amène dans ses fluides une lenteur qui tend à en retarder la circulation; les solides se relâchent, les fluides qui ne sont plus comprimés et mis en jeu par l'élasticité naturelle des fibres, restent comme en stagnation dans leurs vaisseaux; il suit bientôt une lassitude; une pesanteur, qui accablent, la gaieté se perd; le corps et l'esprit s'abattent à la fois; tant il règne d'union et d'accord entre ces deux parties de nous-même! *mens sana in corpore sano*. C'est, sans doute, aux différences que les climats apportent dans l'homme moral et physique, que nous devons attribuer en grande partie, les variétés sans nombre que nous trouvons dans les mœurs et les caractères des différens peuples, ainsi que dans les descriptions et les méthodes curatives que nous ont donné les médecins de tous les pays, des maladies qui les affligent; *differunt pro naturâ locorum genera medicinæ et aliud opus est Romæ, aliud in Ægypto, aliud in Galliis*. (1).

(1) CELSE, *praf. lib. de Med.*

Les alimens contribuent encore pour beaucoup à favoriser la diathèse muqueuse. ZIMMERMAN remarque fort bien, qu'il en est un grand nombre qui augmentent puissamment la pituitescence. De ce nombre sont le beurre, le fromage, le poisson, les boissons aqueuses, surtout les eaux crues, dures, provenant de la fonte des glaces ou des neiges; les différens fruits bons à manger, pris habituellement et en quantité, sans mélange d'autres alimens; les légumes, les farineux non-fermentés; en un mot, toutes les substances alimentaires dont la digestion est difficile. Les Hollandois qui font un usage considérable de laitage et de poisson, sont plus sujets que les autres peuples, aux maladies pituiteuses. Les Groenlandois, qui boivent la graisse de poisson, ont les humeurs très-épaisses; aussi la petite vérole qui passa de Dannemarck chez eux, détruisit la moitié de la nation.

IV. Après avoir considéré la nature, le siège de l'humour pituiteuse et les principales causes qui la développent, essayons d'esquisser les traits qui caractérisent un sujet pituiteux.

Le corps est ordinairement replet et les membres arrondis; la couleur de la peau est blanche, celle du visage l'est aussi, mais quelquefois plombée et livide (selon Amb. Paré); la superficie du corps est flasque au toucher; la tête a un volume respectivement plus considérable que les autres parties; la couleur des cheveux est ordinairement blonde; le visage est arrondi, le front découvert, les yeux ternes et de moyenne grandeur, le nez épaté, les joues bouffies, les lèvres grosses, surtout la supérieure, le cou court. Le pituiteux mange beaucoup, mais il digère mal, il est énérvé et très porté au sommeil, il bave beaucoup et se mouche sou-

vent. Son pouls est lent, rare, mou. Toutes les fonctions s'exécutent chez lui d'une manière lente. Il est indifférent pour tout ce qui peut lui coûter quelque travail; ses passions sont parfaitement émoussées, il ne se livre que très-modé-
 ment à celle de l'amour; *temperiem corporis sequuntur animi mores*, a dit GALIEN. Les hommes de ce tempérament ont l'intellect borné, la mémoire peu active et sont inhabiles à toute espèce de science; ils n'encensent que la molesse. Ils songent souvent qu'il pleut ou qu'il neige, qu'ils nagent ou qu'ils se noyent.

Un auteur me paroît avoir assez exactement dépeint le tempérament phlegmatique, dans les vers suivans :

Phlegma dabit vires modicas, latosque bievusque

Phlegma facit pingues, sanguis reddit mediocres.

Otia non studiis tradunt, sed corpora somno.

Sensus hebes, tardus motus, pigritia, somnus

Omnibus in rebus, ex phlegmate fit color albus.

Os facit insipidum fastidia crebra, salivas.

Castorum stomachi, simul occipitisque dolores.

Pulsus adest rarus, tardus, mollis quoque inanis.

Præcedit fallax phantasmata somnus aquosa.

MART. RULANDUS, de phlebotomiâ.

D E U X I E M E S E C T I O N.

I. La pituite se présente sous différens états, aussi les

anciens la distinguoient en récente et en ancienne. Ils établissoient cette division d'après les maladies qu'elle occasionne. Dans le premier cas, ils les regardoient comme peu de chose; quelques jours de régime et quelques légers excitans suffisoient pour les terminer. Dans le second, ils les considéroient comme ayant porté leur impression sur tout le corps et il falloit des flux abondans pour obtenir la guérison. On employoit ensuite un vin généreux pour redonner au corps les forces, qu'il avoit perdues.

Les modernes ne voient dans cette humeur que divers degrés de tenacité ou d'altération plus ou moins considérable. C'est apparemment d'après ces considérations qu'ils ont distingué les maladies pituiteuses, des catarrhales et rhumatismales. Je ne sais, au reste, la distinction qu'on a voulu faire du catarre et de la pituite n'est pas purement arbitraire, et s'il ne vaudroit pas mieux avouer avec PLENCIZ le fils, médecin de Prague, *materia catarrhalis nomen quidem sed naturam non nosco* (1); du moins je dirai toujours avec le législateur de la médecine, *nihil temerè credendum, nihilque negligendum* (2).

Quoiqu'il en soit, les maladies qui tirent leur origine de la diathèse pituiteuse sont en grand nombre, et une remarque que tous les observateurs modernes n'ont pas manqué de faire, c'est que chez nous toutes les maladies prennent bien ordinairement la teinte des maladies pituiteuses; au lieu que chez les anciens elles affectoient plutôt le caractère bilieux. Ce changement paroît s'être fait, selon GRIMAUD, vers le milieu

(1) Cité par GRIMAUD, cours des fièvres.

(2) Epid. lib. 6.

du seizième siècle, époque à laquelle le mal vénérien commença à étendre ses ravages. On sait, en effet, qu'il existe une très-grande analogie entre les maladies pituiteuses et la vérole. NICOLAS MASSA trouva les veines d'un homme vérolé toutes remplies d'une matière muqueuse.

Je n'entreprendrai pas de détailler les différentes espèces d'affections qui se produisent sous cette diathèse. Cette tâche, d'ailleurs supérieure à mes forces, dépasseroit les limites d'une thèse, et le peu de temps que j'ai à consacrer à celle-ci, me force de les beaucoup resserrer. Je me bornerai donc à remarquer que les maladies que la pituite engendre, dérivent le plus souvent de sa quantité et quelquefois de son altération.

Il se produit continuellement dans le corps vivant et dans l'état de santé, des sucs muqueux, qui n'altèrent pas d'une manière sensible la masse des humeurs, parce que ces sucs sont évacués à fur et mesure qu'ils se forment par un mouvement toujours soutenu et proportionné à leur génération. Mais s'ils affluent en trop grande quantité, ou si l'action des organes sécrétoires est trop foible pour enrayer leur création d'une manière convenable; de là naîtront une foule de maladies, qui reconnoîtront pour cause un excès d'humeurs muqueuses. Si ces mêmes humeurs secrétées de la masse générale, se déposent dans quelque partie du corps, où elles ne soient point soumises aux actes de la circulation, elles y stagnent, s'y altèrent et font plus ou moins de ravage selon que les altérations qu'elles ont subi sont plus ou moins considérables. De là, ces dépôts et ces ulcères qu'on voit si souvent paroître sur la tête des enfans; de là encore ces tumeurs blanches qui se manifestent sur certaines parties du corps, dont le traitement est toujours

long et la guérison incertaine, surtout lorsqu'elles se placent sur les articulations, comme cela arrive souvent. HIPPOCRATE avoit observé que la pituite qui dégénère, qui devient âcre, en se portant vers les parties extérieures, donne lieu à des dépôts et ensuite à des ulcères rebelles. Il ajoute que ces dépôts paroissent rarement au dessous du diaphragme. (1)

Les maladies que la diathèse pituiteuse développe, ont leur siège tantôt dans la tête, et cela arrive sur-tout chez les enfans; dès-lors on voit des ulcères sur cette partie, des tumeurs vers le cou; tantôt elles affectent les narines et amènent l'en-chiffrement; tantôt elles portent leur impression sur la bouche, occasionnent un écoulement plus considérable de sucs salivaires, et décident dans cette cavité des ulcères qu'on appelle *aphtes*. Si la matière muqueuse se dépose sur la trachée-artère, il survient des angines polypeuses ou membraneuses, connues sous le nom de *croups* (2). Si elle se porte sur les organes pulmonaires, elle produit des fausses péripneumonies, la phthisie pituiteuse. Si cette humeur se dépose sur l'estomac ou les intestins, on verra paroître des fièvres gastriques pituitieuses, des diarrhées chroniques, des affections vermineuses (3). Si les glandes viennent à se gorger de ces sucs muqueux, la dégénération qu'ils y subissent, donne naissance aux tumeurs scrophuleuses: maladies désagréables pour ceux qui en sont atteints, pénibles pour ceux qui les traitent, et que BORDEU regarde comme l'opprobre de l'art (4);

(1) Vid. lib. de *flatibus*.

(2) Maladie cruelle, heureusement rare.

(3) *Infantes, quique præditi sunt temperamento ut aiunt, pituitoso frequentius lumbricitant quam cholericici et adulti.* BAG. *prax. med. lib. 1*

(4) Voyez sa dissertation sur les écrouelles, insérée au troisième

enfin , si la pituite vient à être resorbée et portée trop abondamment dans le torrent de la circulation , il survient une fièvre muqueuse générale , appelée par les uns , *rhumatisme-maligne* , par d'autres , *fièvre lymphatique* , *catarrhale* , etc. , et qui a été fort bien décrite par HUXAM sous le nom de *fièvre lente nerveuse*.

II. Le type que les fièvres pituiteuses affectent , est celui de rémittentes ou intermittentes , quotidiennes ou quartes. Les signes , qui dès le début peuvent nous les faire distinguer de toute autre affection , sont d'abord un frisson assez considérable ; la langue se couvre d'une croûte blanche , plus ou moins ténace ; les malades ont la bouche continuellement abreuvée par une liqueur insipide , ils crachent à tout instant une matière froide et visqueuse , dont l'expectoration ne peut se faire qu'avec beaucoup de peine et d'effort ; le pouls est à peine changé , il est même très-souvent plus lent et plus rare que dans l'état de santé , non-seulement à l'époque de l'invasion du paroxisme , mais encore dans le moment où la fièvre est à son apogée ; c'est un fait d'observation noté par VERLOF , DE HAEN , SARCONI , TISSOT. Les urines diffèrent peu de ce qu'elles sont ordinairement , seulement quelquefois elles sont un peu plus abondantes et plus pâles.

Tout concourt à prouver que la nature se montre peu énergique dans la solution des maladies pituiteuses. La coction s'opère d'une manière lente et tardive ; les crises sont le plus souvent partielles. Les émonctoires que la nature se choisit

dans ses mouvemens critiques , varient selon les organes sur lesquels la matière morbifique a porté son impression. Ainsi , lorsque la tête est affectée , la mucosité s'évacue assez communément par la membrane puititaire ; lorsqu'elle ne prend pas cette voie , elle préfère celle des selles à toute autre , *in alvi profluviis de capite pituita defluit*. Lorsque la poitrine a été le siège de la maladie , la crise la plus naturelle se fait par l'expectoration ou par les urines. Lorsque les matières muqueuses résident dans l'estomac ou les intestins , l'évacuation critique ne se fait guère que par les selles. Les fièvres pituiteuses générales se terminent souvent par des dépôts qui , selon l'observation de BAGLIVI , se manifestent sur les parties inférieures.

Telles sont en général , les voies qui donnent issue à la matière morbifique , dans les maladies qui reconnoissent la pituite pour cause. Mais il est à remarquer , qu'on voit assez souvent les crises se faire successivement , par tous , ou plusieurs de ces divers points. Le ministre de la nature doit donc épier attentivement la tendance de celle-ci à se délivrer par tel ou tel émonctoire , afin de la secourir ou l'aider dans ses efforts salutaires , mais trop souvent impuissans. Dans tous les cas , la nature des évacuations critiques , annonce bien la maladie qu'elles terminent : toutes présentent le caractère pituiteux , qui devient sur-tout très sensible dans les urines.

III Le traitement des maladies pituiteuses exige de la part du médecin beaucoup de sagesse et de sagacité. Une médecine trop active troubleroit infailliblement l'ordre des mouvemens que la nature ménage de loin et feroit avorter des crises heureuses. Une tranquille expectation n'auroit pas des meilleurs

succès. La foiblesse du système nerveux, compagne inséparable de ces affections, réclame des secours propres à relever les forces qui languissent. Indication importante que l'on ne doit pas perdre de vue pendant le cours de la maladie, et qui doit nous guider dans la recherche des moyens thérapeutiques.

La saignée convient-elle dans le traitement des maladies pituiteuses? Quoique quelques auteurs pensent qu'on doit l'employer, lorsque ces affections se trouvent compliquées d'inflammation; cependant, d'après ce que j'ai dit de l'état des forces, je ne balancerai pas à proscrire ce remède plus propre, dans ce cas, à les abattre qu'à leur donner de l'énergie. (1)

(1) Je crois qu'on peut établir comme règle générale, qu'il faut être avare du sang dans tous les cas où le système des forces ne jouit pas de son entière vigueur. Le professeur BROUSSONET nous a rapporté qu'il ne faisoit jamais couper la veine aux malades confiés à ses soins, à l'armée des Pyrénées, lorsqu'il les soupçonnoit précédemment affoiblis par des débauches et surtout par des excès vénériens.

Le docteur LABRUYÈRE, mon oncle, m'a souvent observé, que dans nos cantons, où les gens adonnés à des travaux pénibles, cachent toujours une foiblesse radicale, sous une apparence extérieure de force, on devoit s'abstenir de verser du sang, peut-être, plus qu'on ne le fait. Dans une maladie épidémique assez meurtrière, il arracha à la mort un nombre considérable de victimes sans donner un coup de lancette; tandis que les malades livrés à d'autres mains, et presque toujours saignés, échappoient difficilement à la maladie et au médecin. Ce n'est pas, au reste, la seule preuve que ce praticien distingué a donné et donne tous les jours de son génie médical. Je dirai à son égard, ce que dit un de nos professeurs (2) au sujet d'un médecin recommandable de cette ville (b), « le public n'est pas toujours injuste dans la distribution de sa confiance ». Les succès qu'il obtient journellement dans une pratique

D'ailleurs cette complication phlogistique est-elle tant à craindre dans les maladies produites par la pituite ? Je croirois plutôt le contraire. L'analogie est en faveur de cette opinion. Ne voyons-nous pas les maladies de l'enfance, se terminer naturellement à l'époque de la puberté, lorsque le système artériel fait sentir dans toute la machine les premiers effets de sa prédominance ? L'observation vient encore à l'appui de ce sentiment. VAGLER et RÆDERER, qui en excellens observateurs nous ont transmis l'histoire exacte de l'épidémie muqueuse, qui regna à Gottingue en 1762, rapportent, que cette maladie se terminoit quelquefois avantageusement par une transition critique à l'état inflammatoire, et ils ajoutent que lorsque ce changement étoit dû à l'influence de la saison, la matière morbifique, qui avoit jusqu'alors resté crue, inerte, à cause de la prostration des forces impuissantes pour agir sur elle, ou bien ne l'expulsant que très-imparfaitement, étoit ensuite élaborée, digérée par un mouvement fébrile plus énergique et poussée hors du corps par un surcroît de ton que le principe de la vie venoit de recevoir.

Si la saignée doit être bannie du traitement des maladies pituiteuses, il n'en est pas de même des évacuans émétiques ou purgatifs, qu'on ne peut se dispenser d'employer, lors que les matières muqueuses sont renfermées dans l'estomac

des plus étendues, seroient faits pour étonner ceux qui ne feroient pas attention, qu'il a puisé les principes de la médecine hippocratique dans la plus pure des ses sources, dans l'École de Montpellier; et qu'il fut le disciple des GRIMAUD, des BARTHEZ.

(a) V. BROUSSONET.

(b) Le docteur ROUCHER, médecin en chef de l'hôpital St. Eloy de Montpellier

ou les intestins. Mais une attention que le praticien doit avoir, c'est de ne pas se décider indifféremment pour telle ou telle autre substance médicinale ; il doit ici faire choix de celles que l'observation désigne comme jouissant d'une propriété incisive et d'une vertu tonique.

Les vomitifs doivent d'abord être administrés, comme on dit, *fractâ dosi* ; *scire etiam licet, vomitoria exigua dosi pituitam resolvere.* (1) Les uns accordent la préférence aux préparations antimoniales données dans un véhicule stomachique, tel que les infusions de sauge, d'énula campana, d'absinthe, etc. ; ou bien les décoctions de taraxacum, de chicorée amère, de chiendent, etc. Cependant, comme ces substances métalliques pourroient bien amener des accidens chez des sujets sensibles et irritables (et on en trouve beaucoup parmi les pituiteux,) je donnerois plutôt l'ipécacuanha qui entraîne moins d'inconvéniens sans avoir moins de vertu. » On le conseille de préférence chez les tem-
 » pérans foibles, par ce que les secousses qu'il occa-
 » sionne, sont moins violentes et qu'il n'est pas suivi
 » d'une aussi grande foiblesse que les autres émétiques, . . .
 » dans les embarras glaireux et visqueux de l'estomac. . .
 » C'est un des meilleurs fondans végétaux que l'on con-
 » noisse, très-utile dans les foibles d'estomac occasionnées
 » par une saburre visqueuse dans les glaires des premières
 » voies. C'est un très bon fondant pour les tem-
 » pérans pituiteux, l'enfance et la vieillesse. (1)

(1) VOGEL, *hist. mat. med. anima & versiones de usu vomitorium.*

(2) DESBOIS DE ROCHEFORT, *cours élém. de mat. med. tom. I.*

La sensibilité, souvent exquise, que l'on a reconnue appartenir à l'âge de l'enfance et aux tempéramens qui s'en rapprochent, paroîtroit exiger l'usage des purgatifs doux.

Cependant, si nous faisons attention à la viscosité et à la ténacité des matières qui tapissent dans ces cas, les parois du tube intestinal, nous ne balancerons pas à tourner nos vues vers des évacuans plus énergiques. On aura donc recours aux sels neutres, aux purgatifs résineux, avec l'attention toutefois, d'être sobres dans les doses. Parmi ces substances médicamenteuses, on fera choix du sulfate de potasse, du sulfate de soude, du sulfate de magnésie, et sur-tout du muriate ammoniacal, du jalap, de la scammonée, de l'aloës, etc.

Si on soupçonne quelques congestions vermineuses dans les premières voies, ce sera le cas d'employer les purgatifs amers, qui sont tous des puissans anthelminthiques. Parmi ceux-ci, je distingue sur-tout la rhubarbe; cette racine, à raison de sa vertu tonique, incisive et vermifuge, peut remplir une triple indication; on lui associera l'aloës, la scammonée, l'huile de ricin, etc. Les antimoniaux ont été recommandés par quelques auteurs, notamment par GEOFFROY. Mais parmi les médicamens vermifuges, il n'est pas de plus efficaces que ceux que l'on prend parmi les préparations mercurielles. Chacun sait les avantages que les praticiens retirent tous les jours dans les affections vermineuses, du muriate mercuriel doux, de l'oxide de mercure sulfuré noir. BAGLIVI, que j'ai déjà souvent cité, recommande le remède suivant: prenez mercure crud bien purifié, une once, eau de chiendent et de portulaca, de chaque quatre onces; faites infuser pendant deux heures ayant soin d'agiter fortement et à plusieurs reprises; decantez ensuite
et

et passez à travers un linge , laissant le mercure au fond du vase. On ne connoît pas , dit-il , de vermifuge plus puissant (1).

Les sudorifiques trouvent moins fréquemment une application convenable dans les maladies pituiteuses. On ne peut les prescrire dans le principe , que dans les cas où l'on auroit à craindre l'intromission d'un miasme contagieux. L'emploi mal entendu qu'on en fait dans ce période , ne contribue pas peu à abattre les forces , à exaspérer les symptômes et à décider sur toute l'habitude du corps , des éruptions qui attestent l'usage inconsidéré d'un régime incendiaire. Ce ne sera donc que vers la fin de la maladie , lorsque la nature indique cette voie de solution , lorsque les sueurs qui sont la suite de ces mouvemens critiques , soulagent le malade , ce ne sera , dis-je , que dans ces cas , que l'on pourra aider cette évacuation par quelque petite dose de tartrite de potasse antimonié , d'acétite ammoniacal , d'esprit volatil de corne de cerf , de poudre de contrayerva et de serpentinaire de virginie. Il arrive quelquefois et sur-tout dans les fièvres pituiteuses générales , que l'organe cutané est frappé d'un état d'éretisme , qui s'oppose à l'issue de l'humeur de la transpiration ; cet état est ordinairement accompagné d'une chaleur inquiétante , d'une anxiété pénible et d'horripilations vagues. Alors on doit beaucoup attendre de l'emploi de l'opium , du musc , du camphre , de la teinture de castor et autres anti-spasmodiques semblables.

De tous les remèdes dont j'ai parlé jusqu'ici , il n'en est pas qui obtiennent des succès plus prononcés que les vésicatoires. Ils procurent l'issue des humeurs vicieuses et relevent

(1) *Prax. med. lib. I. pag. 59.*

je ton des parties foibles. Pour faire sentir leurs avantages, je me bornerai à rapporter le passage suivant de BAGLIVI, qu'on peut lire dans sa belle dissertation, *de usu et abusu vesicantium : quantum in constitutiones sanguinis acri, et colligativâ obsunt vesicantia, tantumdem conferunt in diatesi ejusdem crassâ, viscidâ et ad coagulationes, stagnationesque se disponente ; multò magis si aderint tempus hyemale, temperies ægri ad humidum inclinans, habitus pinguis et similia ; communicato namque acri cantharidum sale humoribus ad coagulationem dispositis, eorum particulas disgregat, solvit et ad pristinam fluiditatem disponit* (1) : or, la ténacité, la viscosité, la tendance à l'épaississement, sont des caractères propres aux affections pituiteuses. VAGLER et RÆDERER, que j'ai déjà cités, ont ouvert une infinité de cadavres pendant l'épidémie muqueuse de Göttingue et ils ont constamment trouvé une mucosité abondante, épaisse et fort ténace. Cette matière étoit rependue, non seulement sur la membrane qui tapisse intérieurement l'estomac et les intestins, mais encore dans presque la totalité du corps, surtout sur la langue et dans l'intérieur de l'œsophage. Le foie étoit rempli de follicules muqueux, des croûtes muqueuses recouroient toute la superficie des gros intestins, la substance même de ces viscères paroissoit être entièrement muqueuse. Un fait assez singulier, c'est que chez les femmes enceintes, la même dégénération se retrouvoit communément sur le fœtus caché dans leur sein.

Enfin on veillera à la conservation ou au rétablissement des forces, qui, comme nous l'avons observé, sont presque

(1) *De usu et abu. ves. cap. 3.*

toujours profondément frappées dans les affections pituiteuses. Dans cette vue, STHOL prescrit l'application des vésicatoires à titre de rubéfiants et placés sur diverses parties du corps. On a retiré des bons succès d'un vin généreux, donné à bonne dose; CHLSE employoit ce moyen pour s'opposer aux sueurs trop copieuses. (1) GALIEN relevoit les forces abattues par des fomentations faites sur toute l'habitude du corps avec les huiles émollientes, impregnées de l'esprit des plantes aromatiques, telles que le serpolet, la menthe, le pouliot, etc. S'il survient des symptômes allarmans, comme des sueurs excessives, des diarrhées colliquatives, un état de foiblesse extrême, c'est alors le cas de recourir aux toniques les plus vantés. Les uns conseillent la décoction d'arnica, d'autres le kinkina; d'autres enfin la cascarille; VERLOF prétend même que dans les fièvres pituiteuses, cette dernière substance l'emporte sur l'écorce du Pérou. Je pense qu'on pourroit avec avantage les marier ensemble.

J'ai dit, que la nature cherche quelquefois à se débarrasser de la matière morbifique, par des dépôts qu'elle porte vers les parties extérieures. On se conduira, dans ce cas, d'après les règles générales, c'est-à-dire, l'on doit réprimer les mouvemens vicieux, si les jettées ne sont que symptomatiques; on les favorisera, si elles sont l'effet d'un effort critique, *quò natura vergit, cò ducendum*. Pour se conformer à ce précepte émané de l'École de Cos, on appliquera sur ces tumeurs des puissans maturatifs, on en fera l'ouverture de préférence avec le caustique, pour exciter l'inflammation

(1) *Liberaliter dandum est..... totà die ac nocte duas vel tres h eminas æger bibet. De med. lib. 3 cap. 19.*

ou avec

avec

[Signature]

presque toujours languissante dans les dépôts produits par une matière pituiteuse ; quelquefois on emploie les ventouses avec le plus grand avantage. Malgré les soins les mieux combinés , il n'est pas toujours possible de se rendre maître de l'humeur morbifique. Le mauvais état des forces donne fréquemment lieu à des metastases funestes sur la tête ou la poitrine , et qui ne veulent pas toujours céder aux révulsifs et aux dérivatifs même les plus énergiques ; aussi est-il vrai de dire ; *non est in medico semper relevelur ut æger.*

RESPECTABLES PROFESSEURS, dans tout autre temps j'eûs été impardonnable d'avoir si défectueusement rempli mon dernier devoir de scholarité. Je sens combien cet opuscule irréfléchi répond mal aux soins infatigables que vous vous donnez pour faire des bons élèves. J'espère cependant , que vous me tiendrez compte de ma bonne volonté et que vous aurez égard aux circonstances qui m'ont forcé de tracer à la hâte ces quelques lignes que je vous présente.

Si j'étois assez heureux pour laisser entrevoir , à travers les imperfections de cet écrit , que j'ai su mettre à profit quelques uns des principes sublimes que vous nous enseignez , j'emporterois encore une douce satisfaction , en m'éloignant à regret de cette Ecole célèbre , à bon droit , dès long temps regardée comme la **MÉTROPOLIS** de la Médecine.

F I N.